~~Expt~~ Expt 12-66

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dejjrousseauextr00cora

70.
(22)
Corancez, Olivier de, m 1810

DE

J. J. ROUSSEAU.

Extrait du Journal de Paris, des N.os 251, 256, 258, 259, 260 & 261, de l'an VI.

(par Corancez) Olivier de.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE NEUCHATEL

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Se vend à PARIS,

Au Bureau du Journal de Paris, rue J. J. Rouſſeau, n.° 14.

Chez Desenne, Maiſon Égalité.

Et Maradan, rue du Cimetière André-des-Arts, n.° 9.

PQ
2043
.C67
1798

DE

J. J. ROUSSEAU.

Extrait du Journal de Paris, des N.os 251, 256, 258, 259, 260 & 261, de l'an VI.

Aussitôt que j'eus pris lecture de la correspondance de J. J. Rousseau avec Dusaulx, publiée par ce dernier, je formai le dessein d'en faire l'extrait, & de répondre aux observations qui y sont jointes. Je reçus, dans l'intervalle, l'excellent morceau du citoyen Villeterque. Quoique je ne fusse pas entièrement de son avis, j'ai cru que je ne devois pas en priver le public, & qu'il me restoit une part assez grande qui pouvoit se publier séparément. Je présume que ceux de nos lecteurs qui auront lu ce morceau dans le N.° du 29 floréal de ce journal, me sauront gré de lui avoir donné la préférence.

J'ai remarqué d'abord qu'à travers l'espèce de culte que Dusaulx rend à J. J., il règne dans tout le cours de son ouvrage une amertume dont lui donnent l'exemple tous ceux qui, comme lui, ont éprouvé les effets de son

caractère ombrageux. Tous, ſans exception, après avoir été ſes amis les plus ardens, finiſſent par l'inſulter. Cette conduite uniforme chez tous, annonce que tous ſont mus par le même principe, & ce principe n'eſt plus difficile à deviner. Leur amour-propre les a conduits chez Rouſſeau, leur amour-propre eſt bleſſé de la manière dont ils en ſortent. Tous, en y entrant, ornoient le buſte qu'ils ſe faiſoient un honneur d'adorer, lorſqu'ils étoient les prêtres initiés de ce temple ; tous défigurent ce même buſte, lorſqu'ils ne peuvent plus y conſerver leur domination. Il eſt temps enfin de faire connoître cet homme ſi juſtement célèbre, mais en même temps ſi extraordinaire, que ſans avoir ſur ſon propre compte des idées bien nettes, il a cependant dit de lui-même : *Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, ni même comme aucun de ceux qui exiſtent.*

Je pourrois commencer par demander à Duſaulx le but qu'il s'eſt propoſé, en publiant, vingt ans après la mort de J. J., ſa correſpondance avec lui. Eſt-ce ſon reſpect pour Rouſſeau ? Non, car il cherche à nous le montrer ſous un jour qui ne lui eſt pas favorable. Ce ne peut être les craintes que les ſoupçons injurieux que Rouſſeau lui adreſſa

à lui-même puiſſent planer ſur ſa tête, ſoit dans l'eſprit de ſes contemporains, ſoit chez la poſtérité. Ses contemporains ſavent apprécier les accuſations qui ſont ſi ſouvent ſorties de la tête & de la plume de J. J., & Duſaulx a l'avantage de jouir d'une réputation qui le met à l'abri de toute crainte à cet égard; il ne reſte donc plus que la poſtérité. La poſtérité ne verra de Rouſſeau que ſes écrits, elle ne s'arrêtera que ſur les traits hardis de ſon éloquence entraînante, elle s'échauffera aux peintures tracées par ſon ſtyle animé & brûlant, puiſées dans une ſenſibilité vraie, & dans un cœur le plus ſuſceptible d'aimer; elle aimera les devoirs qu'il preſcrit, par la manière dont il les preſcrit, & les remplira, parce qu'il le veut ainſi. Elle ne s'occupera que très-légèrement du dégré de ſes torts avec les perſonnes qui ont eu avec lui quelques relations ſociales. Duſaulx pouvoit donc, ſans crainte d'être compromis, ne pas expoſer aux regards des mal-intentionnés, mais couvrir plutôt de ſon manteau celui devant lequel il s'obſtine toujours à vouloir brûler ſon encens.

J'ai vu Rouſſeau conſtamment & ſans interruption, pendant les douze dernières années de ſa vie. Je me propoſe ici non pas de le louer, non pas de le juſtifier, mais de

le montrer tel qu'il étoit, en m'appuyant toujours sur des faits dont j'ai été le témoin direct. Je veux faire entrer mes lecteurs dans son intérieur, & par-là les mettre à portée de pouvoir eux-mêmes apprécier le mobile de ses actions. On verra que lorsqu'il étoit lui, si je puis me servir de cette expression, il étoit d'une simplicité rare, qui tenoit encore du caractère de l'enfance; il en avoit l'ingénuité, la gaîté, la bonté, & sur-tout la timidité. Lorsqu'il étoit en proie aux agitations d'une certaine qualité d'humeur qui circuloit avec son sang, il étoit alors si différent de lui-même, qu'il inspiroit, non pas la colère, non pas la haine, mais la pitié; c'est du moins ce sentiment que j'ai long-temps éprouvé. Mon attachement pour lui n'en étoit que plus étroit, & mon respect étoit tel, que de peur de lui ôter de la considération, je taisois à mes amis les plus intimes, les observations que me mettoient à portée de faire la fréquence de mes visites, & la confiance qu'il sembloit m'avoir accordée.

Mon intention n'étant pas de satisfaire la vaine curiosité de mes lecteurs, je dois dans le récit des faits ne rien omettre de ce qui peut caractériser celui qui en est l'objet, pour lui donner sa véritable physionomie. Je me

trouverai conſéquemment forcé de m'arrêter ſur des détails qui peuvent rendre long le récit que je me propoſe. Un journal qui ne peut me donner que peu d'eſpace, me préſente l'inconvénient de ne pouvoir montrer le tableau dans ſon enſemble ; mais tel qu'il ſoit, cet inconvénient eſt moindre pour moi que celui de faire un livre. Je couperai mon récit. Les faits auront toujours le droit d'intéreſſer les lecteurs, parce qu'ils ne ſont point connus, parce qu'ils jettent un jour vrai ſur l'homme qui les intéreſſe, que la haine & la calomnie ont pourſuivi injuſtement ; enfin, parce qu'ils expliquent l'énigme des contradictions dont cet homme rare étoit compoſé.

Dès le commencement de ma liaiſon avec J. J., je me reſſentis des effets de ſon caractère ombrageux, c'étoit un tribut qu'il falloit payer ; mais ce qu'il y a de ſingulier à remarquer, c'eſt que j'ai commencé par où tous les autres ont fini. Il étoit alors dans la néceſſité de copier de la muſique pour vivre. Il trouvoit dans le produit de ce travail ce qui ſuffiſoit amplement à ſes beſoins. Il copioit avec une exactitude rare dans ceux qui vivent ordinairement de ce genre de travail ; il ſe faiſoit payer plus cher, & ſans doute que la curioſité attiroit chez lui, ſous ce pré-

texte, un grand nombre de perſonnes qui fourniſſoient à ſon travail journalier & très-aſſidu.

Un de mes amis fut nommé ſecrétaire d'ambaſſade en Angleterre ; il vint me voir avant ſon départ. Je lui obſervai que Rouſſeau ne touchoit point ſa penſion du roi d'Angleterre ; qu'il me paroiſſoit cependant en avoir beſoin ; que je craignois que des gens mal-intentionnés n'euſſent fait naître quelqu'obſtacle dont ſon caractère fier & ombrageux dédaignoit de connoître la ſource ; que je le priois de prendre à cet égard les informations que ſa place le mettoit à portée de prendre, de travailler à les vaincre & de m'en donner avis. Trois mois après, je reçus une lettre de cet ami, qui contenoit une lettre-de-change payable au porteur ſur un banquier de Paris, de la ſomme de 6,336[1], je m'en ſouviens encore. Cette ſomme étoit le montant de ce qui lui étoit dû alors. Il ne s'agiſſoit que de la lui donner & d'en tirer quittance. Cette quittance m'inquiétoit ; je craignois qu'il ne voulût pas s'aſſujétir à cette ſimple forme. Je récrivis pour lui demander ſi rigoureuſement on ne pouvoit l'en diſpenſer. Mon ami me répondit ſur-le-champ que je me rendois bien difficile, que cependant il avoit été arrêté que la lettre

par laquelle je déclarerois que Rouſſeau avoit touché, ſeroit ſuffiſante. Je ne donne ces circonſtances que pour rendre juſtice à la tréſorerie du roi d'Angleterre, qui, comme l'on voit, étoit loin de vouloir entraver le paiement.

D'abord, ivre d'un ſuccès auſſi complet, je ne tardai pas à ſentir le poids de la négociation que j'avois entrepriſe; il n'y avoit plus poſſibilité de reculer. J'arrive chez Rouſſeau, je balbutie : *ennemis*; *penſion du roi d'Angleterre;* enfin je parle de la lettre-de-change & du montant de la ſomme. Rouſſeau m'écoute avec inquiétude & étonnement; enfin il me demande qui m'a chargé de cette commiſſion. Je lui réponds : mon zèle; la circonſtance d'un ami qui partoit, m'en a donné l'idée, & le bien qui en doit réſulter pour vous, me donne dans ce moment une grande ſatisfaction. Je ſuis majeur, me répondit-il, & je puis gouverner moi-même mes affaires. Je ne ſais par quelle fatalité les étrangers veulent mieux faire que moi. Je ſais bien que j'ai une penſion; j'en ai touché les premières années avec reconnoiſſance; & ſi je ne la touche plus, c'eſt parce que je le veux ainſi. Il faut ſans doute qu'aujourd'hui je vous expoſe mes motifs, c'eſt du moins ce que ſemble exiger le rôle que

vous jouez dans cette affaire ; il faut que je vous conſtitue juge de ces mêmes motifs, pour ſavoir ſi vous les approuvez. J'ignore qu'elles ſont à cet égard vos dernières penſées ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ſuis libre ; que ſi je ne reçois plus, c'eſt par des motifs qui peut-être n'auroient pas votre approbation, mais qui, ayant la mienne, ſuffiſent à ma détermination.

Il ne tenoit qu'à moi de ſortir & de crier à l'ingratitude. J'aurois trouvé un grand nombre de bouches prêtes à chanter mes louanges & mon humanité, pour ſe récrier d'autant plus fort ſur le mauvais cœur de Rouſſeau, ſur ſon orgueil & ſon ingratitude. J'aurois eu auſſi l'honneur de figurer dans le nombre des victimes de cet odieux caractère. J'ai pris le parti que me dictoient ma conſcience & ma conviction. J'avouai mon tort, je m'excuſai ſur le deſir peu réfléchi de le ſervir, je lui obſervai que cette affaire négociée, ſans ſa participation & par un de mes amis, n'auroit point de ſuites déſagréables pour lui, que j'allois renvoyer la lettre-de-change, & qu'il n'en entendroit plus parler, je ſortis & renvoyai la lettre.

Je tenois à ma liaiſon encore bien nouvelle, je n'oſai retourner chez lui, j'y envoyai celui qui m'y avoit préſenté, homme qu'il

eſtimoit, ſous le triple rapport de co-citoyen de Genève, d'homme du premier mérite dans la mécanique, & d'une probité à toute épreuve, c'étoit mon beau-père; ils parlèrent de cette affaire : Rouſſeau lui dit que, comme les autres, je m'entendois avec ſes ennemis. La réponſe fut ſimple & franche. Rouſſeau convint à la fin qu'il étoit poſſible que je ne fuſſe pas directement ſon ennemi, mais que ſes ennemis très-ardens & très-adroits m'avoient choiſi, & qu'abuſant de ma bonne foi, j'avois été, ſans le ſavoir & ſans le vouloir, leur agent. Je crus, d'après cette déclaration, pouvoir y retourner; & depuis il n'a jamais été queſtion entre nous de cette affaire.

Pour n'avoir plus à revenir ſur les ſoupçons qui me concernent perſonnellement, je vais rendre compte d'un ſecond entretien qui n'a pas eu plus de ſuite que le premier, mais qui me paroiſſoit infiniment plus ſérieux. D'ailleurs, il eſt venu à l'occaſion de cette même correſpondance que Duſaulx vient de faire imprimer.

Mais avant tout, je dois faire part à mes lecteurs d'une anecdote antérieure dont je me ſuis ſervi avantageuſement dans cette ſeconde criſe, & qui me ſemble prouver que Rouſſeau n'étoit pas toujours auſſi difficile, ni même

auſſi ſuſceptible que communément on le croit.

Je lui rendis compte un jour de la rencontre que j'avois faite de M. Dutems, anglais, homme de mérite & très-eſtimable, qui ſouvent m'avoit vu chez lui, mais qui s'en étoit retiré. Il m'a demandé, lui dis-je, ſi je vous voyois *toujours*. Je vous avoue que ce mot *toujours* m'a bleſſé. Ma réponſe a été ſimple : n'allant chez M. Rouſſeau que par attachement pour ſa perſonne, je ne ſais pas pourquoi, le voyant aujourd'hui, je ne le verrois pas *toujours*. Il connoît mon reſpect pour lui, mon attachement lui garantit l'eſprit de mes viſites, je le verrai donc *toujours*. Ce mot, ajoutai-je, m'a cependant donné matière à réflexion. Je ſuis confiant, &, par cela même, peu attentif aux formes. Il ſeroit poſſible qu'avec cette négligence ſur moi-même, je vous donnaſſe l'occaſion de concevoir quelquefois des ſoupçons qui auroient quelqu'apparence de réalité. Je ne puis vous promettre de me changer ſur ce point ; mais pour en éviter les effets, ſi vous voulez me promettre de ne jamais garder ſur le cœur les idées de ce genre que je pourrai faire naître, & de ne point les laiſſer fermenter dans votre eſprit ; enfin, ſi vous voulez m'en faire part ſur-le-champ, je m'en-

gage moi, de mon côté, à vous donner une ſolution prompte & préciſe, qui ſera toujours dans le cas de vous ſatisfaire. Si vous voulez prendre cet engagement, je réponds bien que ce mot *toujours* de M. Dutems n'aura aucun ſens ni pour vous ni pour moi. Qui l'auroit cru ? Rouſſeau, ſi peu liant, ſuivant le dire général, prit avec moi cet engagement, &, en lui tendant la main, je pris le mien avec beaucoup de ſolemnité.

Depuis cette convention, Rouſſeau me propoſe un jour de lire la correſpondance qui avoit tout terminé entre lui & Duſaulx; c'eſt cette même correſpondance que Duſaulx vient de publier, & dont le citoyen Villeterque a rendu compte dans ce journal : je l'acceptai. Parvenu à la dernière lettre de Duſaulx, je lui demandai s'il n'y avoit pas une lettre intermédiaire entre cette dernière de Duſaulx & la dernière de lui J. J. Pourquoi cela, me dit-il ? C'eſt, lui répondis-je, que cette dernière ne me paroît pas répondre catégoriquement à la vôtre, &..... Il n'y en a point, me dit-il avec chaleur, & vous avez jugé. Il emporta ſes lettres, & je ſortis.

Un ou deux jours après j'entre chez lui; il fronce le ſourcil, me regarde à peine, & continue de copier ſa muſique. Je dis des

choſes inſignifiantes, & ma viſite fut courte. Je vis bien qu'il boudoit, & qu'il avoit quelque choſe ſur le cœur; mais me rappelant notre convention, je trouvai qu'il y manquoit, & que c'étoit à lui de me parler, & non pas à moi de l'interroger. J'y retourne une ſeconde fois, même bouderie de ſa part, & même conduite de la mienne. Voulant cependant faire ceſſer un état de choſes auſſi embaraſſant pour moi que pour lui-même, j'entre pour la troiſième fois, mais ayant bien pris mon parti, je ne dis mot en entrant, je m'aſſieds en ſilence, & ne profère pas une parole après m'être aſſis. Les mains lui trembloient. Enfin, ne pouvant plus y tenir, M. de Corancez, me dit-il,..... Je vous demande pardon, lui dis-je en l'interrompant, vous me boudez depuis long-temps, & ce que vous avez ſur le cœur a eu le temps de fermenter; rappelez-vous notre convention, vous avez manqué à votre parole, je vous tiendrai la mienne. J'ignore parfaitement ſur quelle matière & ſur quel fait je vais être interrogé. Je vous ai promis une ſolution prompte & préciſe, j'ai dit même qu'elle vous ſatisferoit; parlez, je ſuis prêts à vous répondre. Je ne puis peindre l'état dans lequel le mit ce préambule. Naturellement timide, & s'entendant reprocher ſon manqué

de parole, il étoit dans une ſituation vraiment pénible à voir; &, dans ce moment même, en meſurant l'homme devant qui j'étois, j'avois honte du ton de ſupériorité que ma poſition me forçoit de prendre, & de l'embarras où je l'avois jeté en le forçant de s'expliquer.

Vous m'avez accuſé, me dit-il, de vous avoir caché des lettres de ma correſpondance avec Duſaulx, & ſans doute que ce ſont celles que vous ſuppoſez être contre moi. Parlez-vous, lui dis-je, d'après ce qui a été dit entre nous, ou vous a-t-on rapporté que je vous en avois accuſé devant d'autres perſonnes? Je ne vous ai pas dit à vous : *Vous avez d'autres lettres ;* je vous ai demandé ſi vous aviez d'autres lettres, & vous avez pris alors ma demande dans ſon vrai ſens, puiſque vous m'avez répondu : Non, il n'y en a point, & vous avez jugé. Il faut donc que, depuis, quelque bon ami de vous ou de moi, m'ait accuſé de l'avoir dit; or, il me ſemble que vous pouviez auſſi-bien m'en croire moi-même au moment où je vous en ai parlé, qu'écouter les propos qui vous ſont venus depuis par des étrangers. Il faut que vous conveniez d'une choſe : Si j'ai tenu ce propos, j'ai menti; car vous ſavez bien vous, que ne connoiſſant la correſpondance que par vous, ce propos

ſeroit, de ma part, non pas une indiſcrétion ; mais un menſonge. Or, pour faire un menſonge, il faut un but, celui-là ſeroit contre vous en faveur de Duſaulx. Obſervez que je ne connois point Duſaulx, je ne l'ai vu qu'une ſeule fois aux Tuileries, & c'eſt vous qui me l'avez montré ; il faut donc que vous alliez juſqu'à ſuppoſer que j'invente un fait en faveur d'un homme, que j'eſtime à la vérité ſur ſa réputation, mais que je ne connois point, contre vous, que j'aime & reſpecte, & qui me recevez avec bonté : vous voyez que cette ſuppoſition eſt impoſſible.

Si vous m'interrogiez enſuite ſur le fond de votre querelle avec Duſaulx, & ſur-tout ſur l'accuſation d'être du nombre de vos ennemis, je vous dirois franchement qu'il n'eſt pas plus coupable que moi des vues que vous lui prêtez, tout y répugne. Vous pouvez lui reprocher, & il doit ſe reprocher à lui-même, de l'inattention & même de la mal-adreſſe, dans la comparaiſon qu'il n'a pas aſſez réfléchie, & qui vous a juſtement choqué. Il pouvoit, en répondant à votre dernière lettre, en faire l'aveu, & en tirer même des argumens victorieux ſur le fond de votre querelle ; mais jamais vous ne pourrez me perſuader que ſciemment il ait voulu vous nuire ; & ma conviction

eſt telle à cet égard, que ſi, lui Duſaulx, me diſoit aujourd'hui que je me trompe & qu'il a été votre ennemi, je lui dirois à lui-même qu'il ment.

Rouſſeau ne répliqua pas ; & après quelques mots ſur la néceſſité de ma ſortie, je partis ſans que depuis j'aye eu lieu de m'appercevoir qu'il conſervât ſur mon compte aucun reſſentiment. Mes lecteurs peuvent commenter eux-mêmes les deux faits précédens, ils en tireront de grandes lumières ſur le véritable caractère de Rouſſeau, & ſur la facilité qu'il laiſſoit quelquefois dans ſon commerce.

J'ai dit qu'il étoit ſimple, & qu'il tenoit du caractère de l'enfance. J'entre un jour chez lui, je le vois hilarieux, ſe promenant à grands pas dans ſa chambre, & regardant fièrement tout ce qu'elle contenoit : Tout ceci eſt à moi, me dit-il ; il faut noter que ce tout conſiſtoit dans un lit de ſiamoiſe, quelques chaiſes de paille, une table commune, & un ſecrétaire de bois de noyer. Comment, lui dis-je, cela ne vous appartenoit pas hier ? il y a long-temps que je vous ai vu en poſſeſſion de tout ce qui eſt ici. Oui, monſieur, mais je devois au tapiſſier, & j'ai fini de le payer ce matin. Il jouiſſoit de ce petit mobilier avec beaucoup plus de joie réelle que ne fait le

riche, qui le plus ſouvent ignore la moitié des objets qu'il poſſède.

Une autre fois je lui vois encore le viſage riant & une certaine fierté que je ne lui connoiſſois pas. Il ſe lève, ſe promène, & frappant des doigts de ſa main droite ſur ſon gouſſet, il en fit ſonner les écus : Vous voyez, me dit-il, que j'ai une *hernie crurale*, mais dont je ne cherche point à me débarraſſer. Il m'apprit enſuite qu'il avoit reçu vingt écus pour une partie de copie de muſique.

J'ai dit qu'il étoit bon. Une amie de ma femme, jeune anglaiſe, fort jolie, avoit depuis long-temps déſiré de voir Rouſſeau. Comme je m'étois fait une loi de ne lui préſenter perſonne, cette envie ne pouvoit ſe ſatisfaire. Un jour cependant que je devois mener chez lui un de mes enfans, trop jeune pour qu'il le connût encore, car il me les demandoit tous les uns après les autres, pour jouir, me diſoit-il, des vertus de leur mère, la jeune anglaiſe étoit chez moi ; je lui propoſe de prendre le coſtume de la bonne, & de ſe charger de l'enfant ; elle adopte l'idée avec une joie immodérée ; elle prend le tablier ; & s'empare de l'enfant, nous arrivons. J'ai dit que cette bonne étoit jolie, & je dois ajouter que ſon extérieur

annonçoit peu de force ; je voulus profiter de la circonſtance pour m'amuſer à mon tour. Je commandois à la bonne de tenir l'enfant de telle manière, de marcher, de s'aſſeoir, bien aſſuré de ſon obéiſſance. Rouſſeau cauſa avec elle, & la plaignit d'être obligée de prendre un état dont les fatigues paroiſſoient devoir ſurpaſſer ſes forces. Il engagea madame Rouſſeau à la faire goûter ; elle fut très-bien régalée, & madame Rouſſeau me dit le lendemain, qu'il avoit remarqué avec peine & ſur-tout avec beaucoup de ſurpriſe, que je ne ménageois pas aſſez la délicateſſe de la bonne, & que je lui parlois avec trop de dureté.

Je vois pluſieurs de mes lecteurs ſourire à ce trait de bonté, & me faire remarquer que la bonne étoit jolie. Cette circonſtance, pour un homme du genre & de l'âge de Rouſſeau, ne me paroît pas devoir rien changer ſur le motif de ſa ſenſibilité ; mais je vais y joindre un autre trait.

Bourru à l'excès, lorſqu'il avoit ſur quelqu'un de ces préventions qui tenoient à la malheureuſe corde de ſes ennemis, il étoit extrêmement attentif à ne pas bleſſer ceux avec leſquels il croyoit, du moins pour le moment, pouvoir, ſans danger pour lui,

ſuivre les mouvemens de ſon cœur. Il avoit ceſſé, depuis long-temps, de m'arrêter à dîner ; il craignoit que je n'en tiraſſe de fauſſes conſéquences. Je ne vous prie plus à dîner, me dit-il un jour, parce que ma fortune ne me le permet plus. Quelque peu de dépenſe que je fiſſe pour vous, je ſerois forcé de la prendre ſur notre néceſſaire. Je voulus lui répondre, il continua : Si je vous fais part de ma ſituation, c'eſt afin que vous n'attribuyez pas le changement de ma conduite à votre égard, à quelque changement dans mes ſentimens. Souriant enſuite : j'aime, me dit-il, à boire à mes repas une certaine doſe de vin pur. J'avois d'abord imaginé de partager également la quantité que je puis me permettre de boire entre mon dîner & mon ſouper, mais il en réſultoit qúe ſe trouvant trop modique, aucun de mes deux repas ne m'offroit ce qui me convient. J'ai pris mon parti, je bois de l'eau à l'un des deux, & je réſerve la totalité de mon vin pour l'autre.

Combien de choſes découvriront, dans ce dernier trait, mes lecteurs attentifs ! Quelle bonté, quelle candeur & quelle ſupériorité ſur les autres hommes, ſoit pour prendre ſon parti ſur les événemens de la fortune, ſoit

pour ſavoir les apprécier, en n'y voyant rien qui doive être caché ! Le blâme univerſel qu'il a encouru en ſe refuſant aux dons qu'on vouloit lui faire, prouve ſeulement que peu de perſonnes ſont en état d'enviſager la fortune comme il le faiſoit. Sachez compoſer avec elle, & boire de l'eau à l'un de vos repas, pour boire votre vin à l'autre, & ce refus ne vous paroîtra plus ni ſi extravagant, ni ſi orgueilleux, ni même ſi héroïque. Joignez à cela la réponſe qu'il faiſoit lorſqu'on alloit juſqu'à l'interroger ſur ce point : *Je ſuis pauvre, à la vérité; mais je n'ai pas le cou pelé.*

J'ai dit qu'il étoit gai. J'ai vingt fois eu l'occaſion de remarquer en lui cette qualité qui ſeule pouvoit faire le bonheur de ſa vie, mais que la maladie dont il avoit apporté le germe en naiſſant, détruiſit preſqu'entièrement pour le rendre le plus malheureux des hommes. Si je n'enviſageois, dans ce récit, que ma ſatisfaction perſonnelle, avec quelle complaiſance je m'arrêterois ſur ces anecdotes qui me le retracent dans un état heureux : mais outre que le cadre que j'ai choiſi me force de me reſtreindre, mes lecteurs trouveroient que je les entretiens trop long-temps de puérilités.

Je ne parlerai donc ni de la gaîté de plusieurs de nos petits repas, ni de traits isolés de nos conversations ; je me borne à un seul fait.

Tous mes lecteurs ont entendu parler de l'abominable aventure dont il a été si cruellement la victime à la butte de Mesnil Montant. Il fut rencontré par le chien danois de M. de Saint-Fargeau, qui, voulant rejoindre le carrosse de son maître, avoit dans sa course la vîtesse d'une balle de fusil. Il passe entre les jambes du malheureux Rousseau, qui tomba le visage sur le pavé, sans avoir eu le temps de se garantir avec ses mains. La chûte fut d'autant plus malheureuse, qu'il descendoit la butte, & conséquemment qu'il tomba de plus que de sa hauteur. Je cours chez lui le lendemain matin. En entrant, je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il étoit dans son lit. Je l'aborde; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de son visage, qui, comme l'on sait, en change si fort le caractère, il avoit fait coller de petites bandes de papier, sur les blessures de ses lèvres ; ces blessures étoient en long, de façon que ces bandes alloient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'hor-

reur de ce ſpectacle. Après m'avoir rendu compte de l'accident, je vis avec grand plaiſir qu'il excuſoit le chien; ce qu'il n'eût pas fait, ſans doute, s'il eût été queſtion d'un homme : il auroit vu infailliblement dans cet homme un ennemi qui, depuis long-temps, méditoit ce mauvais coup; il ne vit dans le chien, qu'un chien qui, me dit-il, a cherché à prendre la direction propre à m'éviter; mais voulant auſſi agir de mon côté, je l'ai contrarié; il faiſoit mieux que moi, & j'en ſuis puni. J'obſerverai, car cela eſt néceſſaire pour le but que je me propoſe, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe trouver dans un état plus affligeant & plus dangereux, puiſque la fièvre atteſtoit que la chûte avoit cauſé, dans toute la machine, un ébranlement général; mais l'accident étoit, comme je l'ai dit, occaſioné par un chien; il n'y avoit pas moyen de lui prêter des vues malfaiſantes & des projets médités : dans cet état, Rouſſeau reſtoit ce que naturellement il étoit lorſque la corde de ſes ennemis n'étoit point en vibration. Jamais, de mon côté, je ne fus moins diſpoſé à rire. Jamais Rouſſeau n'avoit eu plus de raiſon de s'affliger; cependant le cours de la converſation nous amena tous deux à des propos ſi gais,

que le malheureux, dont le rire r'ouvroit toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grace, mais avec des inſtances réitérées. J'en ſentis moi-même & l'importance & la néceſſité, & tout ceſſa par ma retraite.

Sa timidité étoit exceſſive, & je l'ai vu ſouvent dans ce cas avec des enfans de neuf à dix ans, qui, timides eux-mêmes, ſe tenoient devant lui dans un état de réſerve. Je ne me livrerai point au plaiſir que j'aurois d'en citer quelques traits, car mes lecteurs, qui n'ont pas vécu avec lui, ne peuvent y mettre le même intérêt que j'y mets. Il faut pourtant citer, car il ne s'agit pas ici de mon opinion ſur ſon ſujet, mais de mettre le lecteur à portée de déterminer la ſienne. Sa timidité étoit infiniment plus marquante, lorſqu'il s'agiſſoit d'être ſeul en avant, & de chanter, par exemple, les morceaux de ſa compoſition qu'il vouloit faire entendre.

On a déjà été à portée de remarquer qu'il mettoit une grande importance à ſes déterminations, lorſqu'il les avoit manifeſtées. Quelque peu de conſéquence qu'elles euſſent dans leur objet, il y voyoit toujours un engagement pris avec lui-même, auquel il ne devoit pas plus manquer, que s'il l'avoit pris

avec un autre : cela me paroît devoir être conſidéré chez lui comme un trait de caractère.

Il s'étoit engagé volontairement & de lui-même, à mettre en muſique toutes les paroles qui lui ſeroient envoyées par ma femme. Je lui apporte un jour de ſa part le volume des Œuvres de Shakeſpéare, traduction de Letourneur, où ſe trouve la tragédie d'Othello, & lui montre l'endroit où ſont les paroles : *Au pied d'un ſaule*, &c., en l'invitant, de la part de ma femme, de les mettre en muſique. Je lui obſervai que pour pouvoir donner à ces paroles le caractère qui leur convient, il falloit qu'il prît la peine de lire la pièce. J'en ſuis fâché, me dit-il, mais je me ſuis promis de ne plus lire. Comme je connoiſſois ſes ſcrupules ſur cet article, je lui dis que lorſqu'on tenoit à remplir ſes engagemens, il falloit n'en prendre que le moins poſſible, attendu que l'on s'expoſoit à ce qu'il y en eût de contradictoires, & qu'alors on ſe mettoit dans la néceſſité de manquer ou à l'un ou à l'autre. Vous vous êtes promis de ne point lire, & vous avez promis à ma femme de mettre en muſique tout ce qu'elle vous préſenteroit ; elle vous préſente des paroles qui exigent la lecture d'une

tragédie; vous voilà dans la néceſſité ou de vous manquer à vous-même, ou de manquer à ma femme; vous n'avez que l'option. Je ſavois d'avance combien cet argument auroit de force ſur ſon eſprit. Il réfléchit un moment, & prenant le livre, donnez, me dit-il, je le lirai.

Mes lecteurs s'appercevront, ſans doute, combien il importe de raconter un fait tel qu'il s'eſt paſſé & avec toutes ſes circonſtances, pour pouvoir en tirer de juſtes conſéquences ſur celui qu'ils veulent connoître. Il m'avertit que l'air eſt fait, & que, ſuivant la première convention, ma femme ſe donne la peine de venir pour l'entendre & l'approuver ou le rejeter, attendu qu'en cas de rejet, il s'étoit engagé à le faire trois fois. Il l'avoit fait, dans ce moment, double, il s'agiſſoit du choix. J'y menai ma femme, la moins impoſante de toutes les femmes, & ſur-tout dans cette occaſion, puiſqu'elle-même eſt d'une timidité exceſſive. Il ſe mit devant ſa petite épinette, mais dans un tel état que ſes doigts trembloient ſur les touches, & que ſa voix ne pouvoit ſe faire un paſſage; il touſſoit, ſoupiroit & s'agitoit, en nous aſſurant que cela ne tarderoit pas à ſe paſſer. Il parvint, en effet, à chanter ſes

deux airs ; ma femme choisit celui compris dans le recueil de ses romances, gravé après sa mort. Cet air est un chef-d'œuvre pour l'expression vraie de la situation où Shakespéare l'a placé. Je me permettrai de remarquer à cette occasion qu'il est à présumer que le citoyen Ducis, auteur de l'excellente tragédie d'Othello, n'avoit pas connoissance de la Romance de J. J. Il auroit sans doute adopté la traduction de Letourneur, pour pouvoir la faire chanter sur le théâtre. Il auroit eu l'avantage de s'associer avec Shakespéare & Rousseau ; il auroit pu faire jouir le public de cet excellent morceau, & enfin il auroit augmenté l'effet du pathétique de la situation, par l'expression déchirante & vraie de la composition musicale.

J'ai remarqué dans Rousseau une qualité bien rare, & qu'on ne seroit pas disposé à lui supposer, d'après l'aigreur que souvent il versoit autour de lui. Pendant le cours des douze années que j'ai vécu avec lui, je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit. Souvent en me parlant des personnes, il lui arrivoit de les classer dans le nombre de ses ennemis, & sur ce point, que dans la suite de cette notice je me propose d'approfondir, il n'y avoit nulle possibilité de le

contrarier ; mais dans ce cas là même, jamais, du moins devant moi, il ne s'eſt permis de s'expliquer ſur leur compte, ſoit en leur imputant des faits particuliers, ſoit en ſe permettant, à leur égard, des qualifications injurieuſes. Ce qui prouve, juſqu'à l'évidence, que lorſqu'il ne voyoit point à travers ce priſme fatal, ſon véritable caractère reprenoit le deſſus, c'eſt que lorſqu'il enviſageoit ces mêmes hommes ſous le ſeul rapport de leur mérite intrinſèque & réel, non-ſeulement il leur rendoit juſtice, mais il faiſoit valoir ſes opinions à leur égard avec beaucoup de chaleur. Je ne citerai pour preuve que deux faits qui, ayant rapport à deux de ſes détracteurs les plus déclarés, feront aiſément ſuppoſer tous les autres.

Je louois un jour devant lui Diderot, & l'on ſait la haine que Diderot lui portoit ; j'ajoutai : je lui trouve cependant un défaut bien important, c'eſt de n'être pas toujours clair pour les autres, & je crois même que ſouvent on pourroit dire qu'il ne l'eſt pas pour lui-même. Prenez-y garde, me dit Rouſſeau, lorſqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, ſi quelque choſe n'eſt pas compris, ce n'eſt pas toujours la faute de l'auteur. C'eſt la ſeule expreſſion dure qu'il ait jamais employée contre moi.

Mes lecteurs verront, je l'eſpère, que je ne ſuis bien réellement que ce que je veux être, hiſtorien fidèle. Ce mot, qui pouvoit me bleſſer, l'avouerai-je ? me fit un bien infini. Je vis Rouſſeau tel que j'aurois voulu qu'il fût toujours.

Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au théâtre Français, ce jour précédoit de bien près le dernier de ces deux grands hommes, un de ces perſonnages qui ont le ſecret de ſe gliſſer par-tout, croyant, ſans doute lui faire la cour, lui en rendit compte devant moi, & ſe permit, ſur ce couronnement, des plaiſanteries telles qu'on peut ſe les figurer de ce genre de perſonnage. Comment, dit Rouſſeau avec chaleur, on ſe permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il eſt le dieu, & par les prêtres qui, depuis cinquante ans, y vivent de ſes chef-d'œuvres : qui voulez-vous donc qui y ſoit couronné ? Ce trait n'a pas beſoin de rapprochement pour être ſenti.

J'ajouterai que juſte envers ſes ennemis, il étoit de la plus grande indulgence pour tous les écrivains; il me répétoit ſouvent qu'il ne falloit s'arrêter que ſur ce que l'on trouvoit de bon dans un livre. Si l'auteur vous a donné deux pages ſeulement dans leſquelles vous

trouvez ou du plaisir, ou de l'instruction, ne devez-vous pas lui en savoir gré? passez, sans mot dire, ce que vous rencontrez qui vous déplaît.

Il ne parloit que très-rarement de ses ouvrages, & jamais le premier. Je ne lui vis mettre de chaleur à leur occasion qu'en regrettant la perte volontaire qu'il fit, dans une circonstance qui trouvera sa place dans mon récit, du manuscrit d'une nouvelle édition d'Emile. Il y avoit fait entrer une partie des idées qu'il n'avoit pu mettre dans la première, à cause de leur abondance, dont alors son imagination, me dit-il, étoit surchargée. Sans les rejeter, il les avoit écrites sur des cartes qu'il réservoit pour une nouvelle édition. Elle contenoit aussi le parallèle de l'éducation publique & de l'éducation particulière; morceau qu'il me disoit être essentiel au traité de l'éducation, & qui manque à Emile. Il étoit quelquefois, sur son propre compte, d'une ingénuité qui, en me causant de la surprise, me jetoit dans le raviſſement. Il me dit un jour, qu'après avoir publié son discours sur les sciences, &c., M.me Dupin de Francueil, chez laquelle il demeuroit, lui parloit un soir, au coin du feu, de l'effet qu'avoit produit cet ouvrage; mais, dites-moi donc, M. Rousseau,

qui auroit pu deviner cela de vous ? Lecteurs, notez que c'eſt de lui que je tiens cette anecdote.

Il m'apprit auſſi que le cardinal de Bernis fit chercher avec grand ſoin, tant dans les bureaux des affaires étrangères qu'en Italie, la correſpondance qui eut lieu pendant que lui, Rouſſeau, étoit ſecrétaire d'ambaſſade. Il n'y trouva rien, me dit-il, & je l'en aurois bien aſſuré d'avance.

Avant de faire arriver mes lecteurs au temps où je ſerai forcé de leur montrer Rouſſeau trop différent de ce qu'il eſt dans ce moment, je les prie de me pardonner de m'arrêter un peu, & de leur faire voir que cet homme extraordinaire ne faiſoit rien que lorſqu'il étoit commandé par un beſoin irréſiſtible. Depuis long-temps mes lecteurs le voient copiſte de muſique ; mais il fut bientôt attaqué de la fièvre de la compoſition. On ſait que c'eſt ainſi qu'il fut en littérature & en philoſophie, homme très-médiocre juſqu'à l'âge de quarante ans ; & que dix années d'une fièvre continue & ſans ſommeil, comme il me l'a dit pluſieurs fois, l'ont mis, par ſes productions, au rang des écrivains les plus éloquens, des moraliſtes les plus épurés, & des philoſophes les plus éclairés. Il exerça ſur moi, à l'époque

de ce beſoin de compoſer de la muſique, une eſpèce de deſpotiſme curieux à faire connoître. Je puis en parler ſans inconvénient, attendu que je n'y joue pas le plus beau rôle.

Altéré de compoſition, il me demanda de lui faire les paroles d'un duo. Je lui déclarai mon impuiſſance; mais ce fut en vain. Il me le demandoit à chacune de mes viſites, & d'un ton à me faire comprendre que les choſes n'en reſteroient pas là. Je fis part de mon embarras à ma femme, qui me dit malignement, pour le guérir radicalement de cette maladie, je n'y ſais qu'un remède, mon ami, fais lui promptement des vers, & cours les lui porter; il y a mille à parier qu'il n'y reviendra plus. Tout malicieuſement gai que fut ce conſeil, je ſentis bien moi-même qu'il ne me reſtoit que ce parti. Je fis donc un duo entre *Tircis* & *Dircé*, j'eſpère que Dieu me le pardonnera. Tout fier de mon ſuccès, & ſur-tout curieux de voir la mine qu'il me feroit après la lecture, je me flattois d'en être quitte. Il prend mon duo, le lit, me remercie, le garde & le met en muſique. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que malgré l'inſignifiance du petit dialogue, la muſique de ce duo eſt charmante; il eſt gravé dans le recueil de ſes romances.

Loin

Loin d'être rebuté, comme ma femme s'y attendoit, & comme je l'avois eſpéré, il m'annonce qu'il veut faire du récitatif; il ne s'agit plus des paroles d'un duo, mais d'une ſcène qui doit contenir la matière du récitatif, deux airs, & ſe terminer, ſi je le peux, par un duo. Je crus un moment qu'il vouloit me faire devenir fou. Je crois pourtant, pour lui rendre juſtice, qu'il étoit tellement emporté lui-même par cette ſaillie de compoſition, qu'il ne s'appercevoit pas de mon embarras, ſans quoi, je préſume qu'il en auroit eu pitié. Ma femme, toujours rieuſe à mes dépens, m'encourageoit de toutes ſes forces.

Très-familiariſé avec le roman de Daphnis & Cloé, que j'avois lu un grand nombre de fois dans la traduction d'Amyot, j'eſpère y trouver ce qu'il me demande. Je relis l'ouvrage; mais au lieu d'une ſcène, je lui trace le plan d'un opéra en deux actes, avec prologue & divertiſſement; ce qui compoſoit quatre actes bien complets; je lui porte mon plan. Comme il n'étoit pas difficile, il en eſt enchanté, &, frottant ſes mains, allons, me dit-il, à l'œuvre. Comment, lui dis-je, vous croyez de bonne foi que je vais vous l'exécuter! Je vous l'ai préſenté pour vous engager à le faire vous-même dans le cas où il vous

plairoit, mais vous savez bien qu'il n'y a pas de possibilité que j'en puisse venir à bout. Vous me proposez donc froidement, me dit-il, de faire vo tre besogne, il me semble que j'ai bien assez de la mienne; allons, allons, à l'œuvre. Pour le coup, je tombai dans le découragement, & j'étois résolu de n'y plus retourner. Ma femme prit le sage parti de ne plus rire à mes depens. Elle m'encouragea, & me fit envisager que l'ouvrage, tel qu'il fût, restant entre lui & moi, je ne courrois aucun risque.

Nouveau medecin malgré lui, je commencai, mais par morceaux détachés. A mesure que je les lui montrois, il les expédioit. Je fis ainsi le premier acte, & pendant qu'il le finissoit & travailloit à son ouverture, je fis le prologue & quelques morceaux du divertissement. Il voulut essayer son ouvrage. Il me pria de rassembler, non des musiciens de profession, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le satisfis. Il vint chez moi, chanta lui même son acte; il fut mécontent du récitatif, & abandonna l'ouvrage. On se doute bien que j'abandonnai le mien. Malgré son état d'imperfection, la partition en a été gravée après sa mort, & vendue, je crois, au profit des enfans trouvés.

Quelques personnes me conseillèrent de le

finir & de le donner à un habile muſicien, qui auroit reſpecté toute la muſique de J. J., en m'aſſurant que cela auroit du ſuccès. Le nom de J. J. lui auroit été ſans doute très-favorable; mais, connoiſſant mieux que ces perſonnes, & mon ouvrage & le théâtre, j'obſervai que, comme le dit le Bourgeois gentilhomme, il y a dans tout cet opera, beaucoup de mouton, & que, probablement, le public jugeroit qu'il y en a infiniment trop. Nous n'en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avois fait, pour entrer dans le divertiſſement, la romance d'Echo; il l'a miſe en chant, & elle fait partie de celles de ſon recueil. Mes lecteurs peuvent ſe dire actuellement, qu'après être échappé aux orages de la pleine mer, il s'en eſt peu fallu que, pendant la bonace, je ne fiſſe nauffrage au port.

Je quitte à regret le temps où Rouſſeau, quoique ſoumis aux effets de ſa maladie, jouiſſoit cependant d'intervalles aſſez longs, pendant leſquels ſon caractère primitif n'étoit point entièrement dénaturé. Nous allons le voir, plus ſoupçonneux que jamais, chercher & trouver, dans les circonſtances qui en paroiſſoient les moins ſuſceptibles, les occaſions de réaliſer les fantômes dont on pouvoit le dire obſédé. Sa ſagacité, ſi dans

ce ſens je puis me ſervir de cette expreſſion, étoit telle, qu'elle lui fourniſſoit des argumens réellement capables de lui en impoſer. Il partoit toujours d'un principe, fruit de ſon imagination bleſſée, principe qu'il ne pouvoit examiner ſenſément, mais les conſéquences qu'il en tiroit étoient toutes dans les règles de la plus ſaine logique, de façon qu'on ne pouvoit qu'être infiniment étonné de le voir ſur le même fait, ſi ſage, enſemble, & ſi fou.

Pour en donner une juſte idée, je dirai qu'il m'a réaliſé l'exiſtence poſſible de Dom-Quichotte avec lequel je lui trouve une grande conformité. Chez tous deux ſe trouve une corde ſenſible. Cette corde, en vibration, amène chez l'un les idées de la chevalerie errante, & toutes les extravagances qu'elle traîne après elle ; chez l'autre, cette corde réſonnoit ennemis, conſpirations, coalition générale, vaſtes plans pour le perdre, &c.; chez tous deux, cette corde, en repos, laiſſe à leur eſprit toute ſa liberté. Les faits qui vont ſuivre en donneront, je crois, la preuve évidente.

Mais avant que d'y paſſer, je remarquerai que ſi le nombre de gens avec leſquels cette maladie l'a brouillé a été grand, c'eſt parce

que, de leur côté, ceux qui l'ont recherché, trop occupés d'eux-mêmes & des motifs qui les avoient amenés chez lui, n'ont ni vu, ni voulu voir ſon véritable état, ou du moins, qu'ils n'ont pas voulu y avoir égard, parce qu'ils n'avoient pas pour lui un attachement réel. S'il m'eſt permis de me citer, c'eſt mon attachement pour ſa perſonne, attachement qui s'eſt accru à meſure que je me ſuis apperçu combien il étoit à plaindre; c'eſt lui qui, machinalement, m'a fait prendre les moyens de me conſerver avec lui. Je n'ai pas été le ſeul dans ce cas. Je ſuis témoin qu'il a conſervé toute ſa vie, pour une mère de famille que ſa modeſtie m'empêche de nommer, mais que ſes vertus feront reconnoître aiſément de tous ceux qui ont avec elle quelques relations, une bienveillance ſoutenue, mêlée d'un reſpect ſincère, & c'eſt ſans doute par la même cauſe. Il l'avoit connue jeune-fille, & lui avoit donné à cette époque, des ſoins perſonnels. Son mariage n'a rompu, ni ſes liens, ni ſes rapports avec lui. Plus occupée de jouir & de profiter de cette connoiſſance que de s'en prévaloir, elle le voyoit rarement. Elle étudioit, dans le ſilence, les maximes qu'elle puiſoit dans ſes ouvrages, pour connoître ſes

devoirs & régler sa conduite relativement à l'éducation de sa nombreuse famille. Ses succès, dans ce genre, ne furent point ignorés de Rousseau, qui ne la perdoit point de vue ; ils lui étoient agréables, & souvent il m'entretenoit de l'estime qu'il conservoit pour elle.

J'ai annoncé que les symptômes de sa maladie alloient toujours croissans, & qu'il n'y avoit plus rien qui ne put être matière à soupçons, en voici la preuve.

Je lui avois présenté Gluck, après lui avoir demandé si sa visite ne lui seroit point désagréable. Long-temps, Gluck, qu'il estimoit & dont il admiroit le génie, fut reçu chez lui comme il méritoit de l'être. Un jour, cependant, sans que rien put faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui observa qu'il étoit fâché de lui voir monter, à son âge, quatre étages, & insista pour le prier de s'en dispenser à l'avenir. Ce pauvre Gluck en pleuroit encore le lendemain. Sous le prétexte que je devois me ressentir personnellement des procédés de M. Gluck, puisque je l'avois introduit chez lui, je lui demandai ses griefs. Croyez-vous, me dit-il, que M. Gluck, qui toujours a travaillé sur la langue italienne, langue si favorable à la musique,

l'ait abandonnée pour la langue françaiſe, qui en tout point lui réſiſte, uniquement pour vaincre une difficulté. Ne voyez-vous pas que j'ai avancé qu'il étoit impoſſible de faire de bonne muſique ſur la langue françaiſe, & qu'il n'a pris ce parti que pour me donner un démenti. C'eſt d'après ces obſervations, qu'il regardoit comme une démonſtration, qu'il s'est permis de l'éloigner de chez lui.

Il me demande un jour le prix des pois à la halle; je n'en ſavois rien. Il fit la même queſtion à quelqu'un qui entra & qui le lui dit. Eh bien, me dit-il, voyez la profondeur des machinations de mes ennemis, ils emploient, pour me cerner de toutes parts, plus d'idées qu'il n'en faudroit pour gouverner l'Europe; je ne paie, moi, les petits pois que tant; expliquez-moi, ſi vous le pouvez, cette préférence.

On donna le Devin du village, qui, depuis très-long-temps, n'avoit pas été repréſenté. Je vais le lendemain chez lui, & croyant le flatter, je lui rends compte des applaudiſſemens qu'il a reçus, & de l'enthouſiaſme avec lequel il a été écouté. Je vois un homme qui rougit de colère. Ne ſe laſſeront-ils point, me dit-il, de me perſécuter. Je ne pouvois comprendre pourquoi des applaudiſſemens

étoient des persécutions, & moins encore par quel raisonnement on pouvoit en venir à cette conséquence. Il est tout simple, me dit-il, qu'avec votre bonne foi, vous ne voyiez dans des applaudissemens que des applaudissemens; vous ignorez combien mes ennemis sont adroits & ardens pour me perdre. D'abord ils ont dit du mal de cet opéra, mais voyant le public obstiné à s'y plaire, ils ont changé de bateries, ils ont dit que je l'avois volé; alors vous sentez qu'il leur importoit de le louer pour grossir d'autant plus le vol. Ils persévèrent aujourd'hui dans le même esprit.

On voit que non-seulement les soupçons se multiplient, que tout leur sert d'aliment, jusqu'aux circonstances qui en paroissent les plus éloignées; mais on doit remarquer aussi que les raisonnemens sur lesquels ils sont appuyés, prennent un caractère de véritable folie; c'est ce qui me reste à prouver.

Depuis long-temps je m'appercevois d'un changement frappant dans son physique; je le voyois souvent dans un état de convulsion qui rendoit son visage méconnoissable, & sur-tout l'expression de sa figure réellement effrayante. Dans cet état, ses regards sembloient embrasser la totalité de l'espace, &

ſes yeux paroiſſoient voir tout à-la-fois ; mais dans le fait, ils ne voyoient rien. Il ſe retournoit ſur ſa chaiſe & paſſoit le bras par-deſſus le doſſier. Ce bras, ainſi ſuſpendu, avoit un mouvement accéléré comme celui du balancier d'une pendule ; & je fis cette remarque plus de quatre ans avant ſa mort ; de façon que j'ai eu tout le temps de l'obſerver. Lorſque je lui voyois prendre cette poſture à mon arrivée, j'avois le cœur ulcéré, & je m'attendois aux propos les plus extravagans ; jamais je n'ai été trompé dans mon attente. C'eſt dans une de ces ſituations affligeantes qu'il me parla de la mort de Louis XV ; anecdote que Duſaulx vient de publier par ſa correſpondance. Voyant ſes longs ſoupirs & toutes les apparences des regrets les plus amers, je lui témoignai mon étonnement. D'après vos principes connus en morale, lui dis-je, il me ſemble que ſous tous les rapports, ſoit comme père de famille, ſoit comme roi, Louis XV ne devroit pas vous intéreſſer à ce point ; ſes mœurs & ſa coupable inſouciance n'ont produit que du mal. Vous n'appercevez pas, me dit-il, les conſéquences de cette mort à mon égard particulier. Pour tous, la mort de ce prince

eſt peut-être un bien ; mais obſervez qu'il étoit généralement haï : ſans le mériter, comme lui, j'ai le même ſort. La haine univerſelle ſe partageoit entre nous deux, je reſte ſeul ; je vais donc ſeul en ſupporter le poids. J'ai vu des gens aſſez en délire eux-mêmes pour voir de l'orgueil dans cette folle ſaillie ; bientôt je leur en démontrerai la ſource.

Je terminerai cette pénible révélation au ſeul trait ſuivant ; les deux ſuffiront pour conſtater, d'une manière poſitive, l'état déplorable dans lequel il étoit tombé. A mon arrivée, il prend l'attitude que j'ai décrite précédemment. Savez-vous, me dit-il, pourquoi je donne au Taſſe une préférence ſi marquée ? Non, lui dis-je, mais je m'en doute. Le Taſſe réuniſſant à l'imagination la plus féconde & à la richeſſe de la poéſie la plus brillante, l'avantage d'être venu après Homère & Virgile, a profité des beautés de l'un & de l'autre de ces deux grands hommes, comme il en a évité les défauts. Il y a bien quelque choſe de cela, me répondit-il, mais fachez qu'il a prédit mes malheurs. (Lecteurs, comme vous pouvez le remarquer, toujours des malheurs.) Je fis un mouvement, il m'arrêta. Je vous entends,

dit-il, le Taſſe eſt venu avant moi ; comment a-t-il eu connoiſſance de mes malheurs ? Je n'en ſais rien, & probablement il n'en ſavoit rien lui-même ; mais enfin il les a prédits. remarquez que le Taſſe a cela de particulier, que vous ne pouvez pas enlever de ſon ouvrage une ſtrophe, d'une ſtrophe un ſeul vers, & du vers un ſeul mot, ſans que le poëme entier ne s'écroule, tant il étoit précis & ne mettoit rien que de néceſſaire. Eh bien, ôtez la ſtrophe entière dont je vous parle ; rien n'en ſouffre, l'ouvrage reſte parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède ni à ce qui ſuit ; c'eſt une pièce abſolument inutile. Il eſt à préſumer que le Taſſe l'a faite involontairement & ſans la comprendre lui-même ; mais elle eſt claire. Il m'a cité cette ſtrophe miraculeuſe ; mais comme je ne ſais pas l'italien, je n'ai pu être frappé de la place qu'elle occupe dans le poëme ; il m'eſt reſté ſeulement dans la mémoire qu'elle eſt dans le chant de la forêt enchantée, dans la bouche de Tancrède, ou à ſon occaſion, car il m'a cité le nom de Tancrède.

Comme il a vécu long-temps dans cet état, il a été aſſez généralement reconnu qu'il étoit devenu fou. Mais ſes amis & ſes ennemis ſe

ſont également trompés ſur la cauſe de ſa folie. Ses amis ont prétendu que les perſécutions que lui ont ſuſcité ſes ennemis réels, tels que les philoſophes & tous ceux qui avoient lieu d'être mécontens de lui, avoient fini par mettre le feu dans un cerveau déjà ſuſceptible d'un tel embraſement. Ses ennemis ont dit que l'orgueil ſeul lui avoit tourné la tête. Je les crois tous dans l'erreur. Les perſécutions & les ſarcaſmes d'un grand nombre de philoſophes, proprement dits, & de littérateurs, ont certainement ſervi à convaincre ce malheureux que ſa chimère étoit une réalité, puiſqu'il pouvoit ſe prouver à lui-même que réellement il avoit des ennemis; mais très-certainement ſes ennemis réels, car il en a eu beaucoup, ne lui ont pas donné ſa chimère, elle venoit de plus loin. A l'égard de l'orgueil, je n'en ai pas remarqué un ſeul trait dans le cours de douze années; & ſi l'on y fait attention, il y a une mauvaiſe foi bien caractériſée dans le reproche qu'on lui fait d'avoir demandé qu'on lui élevât une ſtatue; mais je ſors, non pas de mon ſujet à la vérité, mais de mon plan.

Il eſt certain qu'il avoit, en naiſſant, le germe de cette affreuſe maladie, qui, comme toute

les autres, a eu ſes périodes, ſon commencement, ſon milieu & ſa fin. Dans la ſuppoſition même où, en ſuivant ſa marche & ſes progrès, on ne remonteroit pas à cette ſource, un fait, dont tout Paris a été le témoin, en doit completter la preuve.

Après la mort de J. J., un de ſes couſins-germains, fils du frère de ſon père (1), & portant conſéquemment le même nom, né en Perſe, eſt arrivé à Paris, ſans avoir jamais communiqué avec lui, puiſqu'il quittoit la Perſe pour la première fois. Son habit perſan & ſon nom le firent bientôt remarquer. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'eſprit, il ſavoit un grand nombre de langues, & l'on rapporta de lui que, pour réponſe à quelqu'un qui le louoit ſur le nombre de langues qu'il avoit appriſes, je les donnerois toutes bien volontiers, dit-il, pour ne ſavoir & ne parler que celle de mon couſin.

M. Deleſſert m'invite un jour à dîner avec lui, & nous place à ſes deux côtés. Je ne

(1) Un des parens de Rouſſeau, portant le même nom, m'a appris, par une lettre poſtérieure à la publication de cette notice, que Rouſſeau & le Perſan étoient couſins iſſus de germains.

pouvois, conſéquemment, le voir que de profil ; mais ce profil étoit ſi reſſemblant, que mes yeux ne pouvoient s'en détacher. Enfin je demande tout bas à M. Deleſſert s'il n'y trouve pas beaucoup de reſſemblance. Elle eſt telle à mes yeux, me dit-il, qu'il me fait peur, & que je ſuis tenté de croire que c'eſt Rouſſeau lui-même qui ſe ſera fait enterrer pour venir enſuite écouter ce qu'on dit de lui. Il ne le croyoit pas, ſans doute, puiſqu'il étoit d'ailleurs plus grand, & qu'à l'examen il y avoit des différences ſenſibles dans la figure ; mais ce premier mouvement prouve que l'expreſſion des yeux & de ce qu'on appelle phyſionomie, étoit abſolument la même, & c'eſt cette eſpèce de reſſemblance qui ſeule en mérite le nom.

Cet homme reſta quelque temps à Paris & repartit pour la Perſe, chargé d'une miſſion de la part du gouvernement. Il étoit, avec ſa femme, dans une voiture à quatre roues, traînée par ſix chevaux de poſte. Parvenu à la forêt de Fontainebleau, en plein jour, il ſe met à la portière, & crie au poſtillon d'arrêter. Le poſtillon, étourdi probablement par le bruit des roues ſur le pavé & des pieds de ſes ſix chevaux, n'entend point & continue ſa route. Alors Rouſſeau s'adreſſe aux paſſans, qui font

arrêter le postillon. Il pousse de grands cris, & accuse le postillon de s'entendre avec des brigands pour le faire égorger dans la forêt. Les passans qui n'y voyoient aucune apparence, puisque le postillon suivoit le pavé de la grande route, restoient froids. Vous ne voyez donc pas, leur disoit-il, qu'il m'a déjà détourné du grand chemin, & qu'il veut me faire égorger ? Il ne fut pas possible de lui faire entendre raison. Il fut ramené à Paris, & repartit ensuite, mais sans la mission qui lui avoit été donnée.

Voilà un fait isolé, mais d'autant plus marquant, car on ne peut douter qu'en le suivant on n'en eût découvert beaucup d'autres. C'est un trait de folie dans le genre de ceux de Rousseau. Tous deux croient à des brigands ou ennemis qui veulent les perdre, & tous deux ne voient dans les autres que des complices & des agens. Si l'on joint à cela l'expression étonnante des regards & de la physionomie qui les fait confondre l'un & l'autre, & le degré de leur consanguinité, il n'est plus douteux que tous deux charrioient dans leur sang le même principe de maladie.

Rousseau eut en Angleterre, long-temps avant que je le connusse, une attaque du même genre & de la même force ; c'est de sa propre

bouche que je tiens le fait que je vais citer; il eſt d'ailleurs d'autant plus précieux, que c'eſt la ſeule fois que je l'aye vu avoir quelque ſoupçon de ſa maladie, & la caractériſer lui-même ſous le nom de folie.

Nous avions fait la partie, lui & moi, d'aller en batelet à Meudon avec ſa femme & la mienne, & d'y dîner. Elle fut exécutée. En cauſant à table, il nous raconta qu'il avoit fui de l'Angleterre plutôt qu'il ne l'avoit quittée. Il ſe mit dans la tête que M. de Choiſeuil, alors miniſtre en France, le faiſoit chercher, ou pour lui mettre ſes ennemis en avant, ou pour quelqu'autre mauvais tour. Je ne me le rappelle pas bien; mais ſa peur fut telle, qu'il partit ſans argent & ſans vouloir embarraſſer ſa marche d'effets ou de paquets qui ne fuſſent pas de première néceſſité. C'eſt dans cette occaſion qu'il brûla la nouvelle édition d'Emile, dont j'ai déjà parlé, & qu'il m'avoua regretter beaucoup. Il payoit avec un morceau de cuiller ou de fourchette d'argent, qu'il caſſoit ou faiſoit caſſer, dans les auberges. Il arrive au port; les vents étoient contraires : il ne voit, dans cet événement ſi ordinaire, qu'un complot & des ordres ſupérieurs pour retarder le départ, & cela pour un but quelconque, qu'il interprétoit toujours dans le ſens de ſa manie d'ennemis !

nemis ! Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il ſe met cependant ſur une élévation & harangue le peuple, qui ne comprenoit pas un mot de ſon diſcours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'eſt de Rouſſeau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin, le vent le permet & l'on part. Il m'ajoute qu'il ne peut me diſſimuler, ni ſe diſſimuler à lui-même, que c'étoit une attaque de folie. Elle étoit telle, ajouta-t-il, que j'allai juſqu'à ſoupçonner cette digne femme, en me montrant la ſienne, d'être du complot & de s'entendre avec mes ennemis.

J'en ai trop dit pour ma ſenſibilité & relativement au reſpect que j'ai conſervé pour lui, mais du moins aſſez, ſans doute, pour ne laiſſer dans l'eſprit de mes lecteurs aucune incertitude, non-ſeulement ſur la nature de ſa maladie, mais encore ſur ſa véritable ſource. Il ſont ſuffiſamment éclairés, je penſe, pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes les contradictions de ſa conduite, contradictions dont on a tant profité pour chercher à l'avilir. Malheureuſe humanité ! lequel eſt le plus déplorable, ou de celui que la nature, après l'avoir doué d'un génie propre à éclairer les hommes, & contribuer auſſi efficacement à leur proſpérité, prive de la faculté de pouvoir con-

tribuer à ſon bonheur perſonnel, ou de ceux qui, par erreur ſi l'on veut, mais bien réellement, ſe liguent & ſe relayent pour aggraver ſes maux.

C'eſt ici le lieu de rendre juſtice à la mémoire d'un homme dont les ouvrages feront toujours honneur à la France, à d'Alembert. Je le voyois ſouvent en maiſon tierce, mais j'évitois ſoigneuſement de lui parler de Rouſſeau, parce que je le ſavois ſon ennemi déclaré. Après la mort de ce dernier, nous en parlâmes ſouvent. Sans lui adreſſer aucun reproche direct, je le mis dans le cas de ſe juger lui-même. Il ſe reprocha franchement & amèrement les tracaſſeries qu'il lui avoit ſuſcitées, quoique s'excuſant ſur ſon erreur. Il en vint un jour juſqu'à répandre quelques larmes. Je ne puis diſſimuler qu'elles me firent plaiſir. Elles honoroient à mes yeux, & l'homme de mérite qui les verſoit, & celui qui en étoit l'objet.

Je ſuis enfin parvenu à l'époque la plus douloureuſe, au départ de Rouſſeau pour Ermenonville. Mes lecteurs attendent de moi des détails ſur ſa mort, qui a donné lieu à des opinions diverſes. Je vais les ſatisfaire. Je ne leur citerai, comme je l'ai fait juſqu'à préſent, que des faits, d'après leſquels ils pourront fixer

leur opinion. J'observerai seulement, que jusqu'à la fin, Rousseau, que l'on a toujours accusé d'être la victime de son amour-propre, l'a toujours été, au contraire, de l'amour-propre des autres. C'est ce dont les lecteurs attentifs ont dû s'appercevoir.

On se rappelle le malheureux état où nous avons laissé Rousseau. Sa maladie s'étoit accrue jusqu'au dernier période. Depuis long-temps j'avois remarqué qu'il travailloit moins, ses ressources étoient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se dérangea, il m'en parla plusieurs fois, & toujours avec inquiétude. Il n'avoit de confiance qu'en elle; sans elle, seul dans l'univers, il se seroit cru au milieu de ses nombreux ennemis, toujours occupé de sa perte.

Il me dit un jour qu'il avoit consulté un médecin sur le parti à prendre, relativement au dérangement de la santé de M.me Rousseau; que ce médecin avoit ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps seroit fixé à la chaleur; nous étions alors au printemps: il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettoient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avois à Sceaux, & que je tenois à loyer.

A ma première visite je lui en parlai. Il

m'observa que ma femme, nourrice de ses enfans, en avoit besoin, & que certainement il ne l'en priveroit pas. Je fis alors des efforts & des raisonnemens inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous priveroit cette année de notre séjour ordinaire à la campagne, & que, dans ce cas, je croyois pouvoir la lui offrir; il me dit qu'il n'étoit pas ma dupe, & qu'il ne l'accepteroit pas. Sans insister pour l'acceptation, je l'assurai de la vérité du fait & m'en allai. Je revins enfin une troisième fois, & j'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. Je lui dis seulement que, forcé de rester à Paris, je souffrois de voir mon appartement vide, mais que mon parti étoit pris. Mon air tranquille lui en imposa probablement; il me dit alors que s'il étoit bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il iroit volontiers, attendu que le sol de Sceaux, propre à la végétation, offroit de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, & il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction. J'ignorois que je le voyois pour la dernière fois; si je l'eusse soupçonné, je n'aurois pu me déterminer à le quitter.

Je crus devoir raisonner mes démarches ultérieures, & de peur qu'il ne soupçonnât que je voulois m'emparer de sa personne,

j'éloignai mes visites. C'est pendant cet intervalle que M. Girardin, propriétaire des superbes jardins d'Ermenonville, qui connoissoit peu Rousseau, & depuis peu de temps, & M. Lebègue de Presle, médecin, homme de mérite & très-estimable, lui proposèrent, ainsi qu'à M.me Rousseau, de venir habiter ce beau lieu. Rousseau étoit déjà parti lorsque je me présentai chez lui. M.me Rousseau, que je trouvai, me dit qu'il étoit *sorti*, & quoique je sois resté avec elle pour l'interroger sur sa santé, elle ne me dit point qu'il avoit quitté Paris.

J'ai su depuis, par M. Lebègue de Presle, car je dois citer de qui je tiens les faits dont je n'ai pas été le témoin direct, je tiens de M. Lebègue de Presle que Rousseau étoit parti pour cinq jours, qu'il vouloit revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, &c.; mais qu'il lui fut observé que M.me Rousseau, sur les lieux, feroit mieux que lui, qu'il paroissoit se plaire dans cet endroit, & que ce seroit doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque M.me Rousseau arrivant incessamment, il seroit obligé de revenir avec elle.

Je n'ai pas eu occasion de dire que Rousseau, en apparence si difficile, étoit cependant, dans

des mains étrangères, comme un enfant. Timide à l'excès, il ne savoit point répondre à l'objection qu'on lui faisoit, il obéissoit. Mais le lendemain, livré à ses réflexions soupçonneuses, elles en acquéroient d'autant plus de force, que peu communicatif, il prêtoit à cette même objection, qu'alors il pouvoit détruire, une intensité qu'elle n'avoit pas, & savoit toujours la ramener à sa manie ordinaire de conspiration. Les meubles vendus en partie, ou emportés, M.me Rousseau fut rejoindre son mari.

Je dois observer ici que la préférence de M.me Rousseau pour Ermenonville, étoit bien naturelle. Sceaux ne lui offroit que l'habitation, & les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage, étoient devenus insuffisans. M. Girardin, M. Lebègue de Presle & M.me Rousseau, qui ne considéroient que ce côté de sa situation, étoient donc louables de chercher à effectuer ce parti. Le mal est qu'ils raisonnoient à l'égard de Rousseau, comme on devoit le faire avec les autres hommes, sans faire attention de combien il en différoit.

J'étois tourmenté du desir de voir ce malheureux, mais je craignois les suites de cette démarche, & je ne pouvois en limiter les

conſéquences. Le ſilence de M.me Rouſſeau ſuffiſoit ſeul pour me rendre circonſpect. J'ignorois donc ce qui ſe paſſoit, & je le craignois. Je rencontre un jour, à l'amphithéâtre de l'Opéra, un jeune chevalier de Malte, dont je ſuis au déſeſpoir d'avoir oublié le nom (1). Il m'avoit donné de lui une excellente opinion, par le prix qu'il mettoit à ſe conſerver chez Rouſſeau. Il y venoit aſſez fréquemment, & ſouvent nous nous y rencontrions. En m'abordant, il me ſerre la main, me dit qu'il arrive d'Ermenonville, & me témoigne un grand deſir de m'entretenir particulièrement; nous ſortons. Il m'apprend que la tête de Rouſſeau travaille, il ne m'étonne pas; il m'ajoute qu'il lui avoit remis un papier écrit de ſa main pour le prier de lui trouver un aſile. Ce papier doit avoir ici ſa place; c'eſt le même que celui imprimé déjà dans ce Journal, dans la feuille du 20 juillet 1778, époque de la mort de Rouſſeau. Ceux de mes lecteurs qui ne l'ont pas lu, & ſûrement ils ſont en grand nombre, me ſauront gré de le mettre ſous leurs yeux. Je dois faire remarquer qu'il eſt

(1) Un de ſes parens m'a rappelé depuis qu'il s'appeloit Flamanville, & qu'il avoit été officier dans les gardes françaiſes.

daté du mois de février 1777 ; mais que Rousseau l'ayant reproduit aux yeux du jeune chevalier de Malte, lors de sa visite à Ermenonville, il se trouve avoir réellement deux dates, celle de février 1777 & celle de juin 1778, époque de cette visite.

« Ma femme est malade depuis long-temps, & le progrès de son mal qui la met hors d'état de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires à elle-même, quand elle est forcée à garder son lit. Je l'ai jusqu'ici gardée & soignée dans toutes ses maladies ; la vieillesse ne me permet plus le même service. D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul ; il faut se pourvoir au-dehors des choses nécessaires à la subsistance & les préparer ; il faut maintenir la propreté (1) dans la maison. Ne pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance & les inconvéniens inévitables & intolérables de cette ressource dans

(1) Il est écrit en note à cet endroit : Mon inconcevable situation dont personne n'a d'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, & néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quelqu'asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui déformais passe nos forces, & de détails & de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs (si de ceux-ci il en est encore), je consens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, & qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple & la nourriture la plus sobre jusqu'à la fin de mes jours, sans que je ne sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets & de rentes, & j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans des provinces où les denrées sont à bon marché, & dans des maisons destinées à cet usage, où les ressources de l'économie sont connues & pratiquées, sur-tout en me soumettant, comme

je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens. »

Ce jeune homme ſenſible & ſincèrement attaché à Rouſſeau, avoit les yeux en larmes. Il m'ajoute qu'il lui avoit offert d'habiter une des deux terres qu'il poſſédoit en Picardie & en Normandie, toutes deux, ou bien certainement l'une d'elles, ſituées ſur le bord de la mer; que là, il y ſeroit ſeul, puiſqu'il ne les habitoit point. Je n'ai pas, me dit-il, perdu l'eſpérance de l'y déterminer. Il ſe propoſoit un ſecond voyage, dont il me rendroit compte. Hélas! ce ſecond voyage n'eut pas lieu, Rouſſeau mourut trop tôt. Ne ſachant plus le nom de ce jeune homme, je dois l'indiquer. Il étoit, comme je l'ai dit, chevalier de Malte; il poſſédoit deux terres, l'une en Picardie, l'autre en Normandie; il eſt mort à Lyon, de la petite vérole, dans la même année de juillet 1778 à 1779, ou bien près de cette époque. Sa mort à Lyon ſuppoſe ou qu'il en étoit, ou qu'il y avoit des relations étroites.

Rouſſeau eſt mort le 2 juillet 1778, âgé de 66 ans. Le procès-verbal, qui conſtate ſon genre de mort, eſt du 3. Deux chirurgiens atteſtent, qu'*après viſite du corps & l'avoir vu & examiné dans ſon entier, ils ont tous deux rapporté*,

d'une commune voix, que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable.

Rousseau, Génevois & protestant, ne pouvoit partager la sépulture des catholiques, il falloit des témoins & des témoins instruits du rite des protestans relativement à l'inhumation : mon beau-père, Génevois & protestant, fut appelé, je l'accompagnai.

En arrivant à Louvres, dernière poste jusqu'à Ermenonville, le postillon fut demander les clefs des barrières des jardins. Le maître de poste se présenta à notre voiture, il s'appeloit Payen. Il nous dit qu'il présumoit notre voyage occasioné par le malheureux évènement de la mort de Rousseau ; puis, il ajouta, d'un ton pénétré : Qui l'auroit cru que M. Rousseau se fût ainsi détruit lui-même ! Nos oreilles furent étonnées de cette nouvelle ; nous lui demandâmes de quel moyen il s'étoit servi ; d'un coup de pistolet, nous dit-il. Nous ne doutions, ni l'un ni l'autre, que sa mort n'eût été naturelle, mon cœur saigna, mais j'avoue que je n'en fus pas étonné.

Nous arrivons, nous fûmes reçus avec politesse. Nous fîmes part à M. Girardin de ce que nous avoit appris le maître de poste

Payen. Il en parut étonné & choqué. Il nia le fait avec chaleur, & nous recommanda, avec la même chaleur, de ne pas le propager. Il m'offrit de voir le corps : ne sachant pas qu'elle seroit ma réponse, il me prévint qu'étant à la garde-robe, Rousseau s'étoit laissé tomber, & qu'il s'étoit fait un trou au front. Je refusai, & par égard pour ma sensibilité & par l'inutilité de ce spectacle, quelqu'indice qu'il dût me présenter. L'inhumation eut lieu le soir même par le plus beau clair de lune, & le temps le plus calme. Le lecteur peut se figurer qu'elles furent mes sensations en passant dans l'île avec le corps.

Le lieu, le clair de lune, le calme de l'air, l'homme, le rapprochement des actes de sa vie, une destinée aussi extraordinaire, le résultat qui nous attend tous ; mais sur quoi ma pensée s'arrêta le plus long-temps & avec le plus de complaisance, c'est qu'enfin le malheureux Rousseau jouissoit d'un repos, bien acheté à la vérité, mais qu'il étoit impossible d'espérer pour lui tant qu'il auroit vécu.

Toujours accompagné de M. Girardin, que son urbanité empêchoit de me quitter, il me fut impossible de causer soit avec les gens

de la maiſon, ſoit avec les habitans du lieu. Mon beau-père me rapporta avoir appris que le jour même de ſa mort, Rouſſeau ne fut point au château le matin comme à ſon ordinaire, pour donner au jeune Girardin, encore enfant, la leçon qu'il avoit coutume de lui donner; qu'il avoit été herboriſer, qu'il avoit rapporté des plantes, qu'il les avoit préparées & infuſées dans la taſſe de café qu'il avoit priſe.

Madame Rouſſeau me raconta qu'il conſerva ſa tête juſqu'au dernier moment. Il fit ouvrir ſa fenêtre, le temps étoit beau, & jetant les yeux ſur les jardins, il proféra des paroles qui prouvoient la ſituation de ſon ame calme & pure comme l'air qu'il reſpiroit, ſe jetant, avec confiance, dans le ſein de l'éternité. J'obſerve que ce moment a été deſſiné & gravé avec les paroles qu'il a proférées.

Madame Girardin, de ſon côté, me raconta, qu'effrayée de la ſituation de Rouſſeau, elle ſe préſenta chez lui, & y entra. Que venez-vous faire ici, lui dit Rouſſeau, votre ſenſibilité doit-elle être à l'épreuve d'une ſcène pareille, & de la cataſtrophe qui doit la terminer? Il la conjura de le laiſſer ſeul, & de ſe retirer. Elle ſortit en effet. A peine

avoit-elle le pied hors de la chambre, qu'elle entendit fermer les verroux, ce qui l'empêcha de s'y repréſenter.

Voilà les faits principaux que ma mémoire peut me fournir, mais tous ſont de la plus grande exactitude. Je remarque & je n'ai pu m'empêcher de remarquer que le maître de poſte Payen, le lendemain ou le ſurlendemain de ſa mort, m'a dit que Rouſſeau s'étoit tué d'un coup de piſtolet. Il eſt difficile de ſuppoſer que ce fait eſt inventé, Payen étoit ſans intérêt; c'eſt dans le premier moment, & le premier moment eſt toujours ſans précautions, c'eſt alors, au contraire, que la vérité ſe fait jour, elle perce par cela ſeul qu'elle eſt la vérité. La bleſſure que le piſtolet ſuppoſe eſt confirmée par M. Girardin, qui l'attribue à une chûte. Cette bleſſure importante eſt omiſe dans le procès-verbal des chirurgiens, qui, diſent-ils, ont examiné le corps *dans ſon entier*. Le procès-verbal porte qu'il eſt mort d'une apoplexie ſéreuſe. Une apoplexie ôte, à ce qu'il me ſemble, au corps la faculté d'aller & venir, & à l'eſprit celle de raiſonner. S'il a été à la garde-robe, y a-t-il été ſeul? Il pouvoit donc marcher, l'y a-t-on conduit? il ne devoit pas tomber. Pour être malade accidentellement,

on ne ſe perſuade pas ainſi une mort certaine. Les paroles gravées prouvent que Rouſſeau ne doutoit point de ſa mort. Le renvoi de madame Girardin, dont la ſenſibilité devoit être trop éprouvée par la cataſtrophe de la ſcène, atteſte de nouveau que Rouſſeau attendoit toujours ſa fin, mais une fin certaine & prochaine, ce qui ne peut, à ce qu'il me ſemble, s'accorder avec une apoplexie ſéreuſe. Tout me porte à croire que Rouſſeau s'eſt débarraſſé lui-même d'une vie qui lui étoit devenue inſupportable. Ajoutez les fantômes ennemis qui, pendant le cours de ſix ſemaines que dura ſon ſéjour, le tourmentoient jour & nuit; fantômes qui naiſſoient tout naturellement du dérangement de ſon cerveau, mais auxquels les circonſtances de ſon départ précipité & viſiblement arrangé d'avance donnoient plus de réalité. Obſervez l'impatience & la volonté bien déterminées de ſortir de ce ſéjour, prouvées par la confidence faite au jeune chevalier de Malte, l'impoſſibilité d'en ſortir faute de moyens pécuniaires, faute d'un autre aſile, & ne voulant point ſe faire entourer de tous les habitans de la maiſon, qui s'y oppoſeroient, ni ſur-tout s'expoſer à répondre à tous leurs raiſonnemens avec la connoiſſance qu'il

avoit de ſa timidité, & je crois que non-ſeulement ſa mort a été volontaire, mais que par les circonſtances elle étoit forcée.

M. Girardin la nie ! Qu'on ſe mette à ſa place. Il n'avoit cherché à attirer chez lui Rouſſeau que pour ſon bonheur & celui de ſa femme ; il avoit bien certainement, & ſans qu'il puiſſe raiſonnablement s'élever le moindre doute à cet égard, employé tous les moyens pour parvenir à ce but ; n'étoit-il pas bien fâcheux, non-ſeulement de n'avoir pas réuſſi, mais de pouvoir être accuſé d'être la cauſe première de ce malheureux événement ? N'eſt-il pas dans l'homme & bien pardonnable de chercher à couvrir une vérité de cette nature, de l'envelopper de voiles, puiſqu'enfin elle ne peut apporter au mal aucun adouciſſement ? Sa dénégation & ſon ſilence ſont donc dans l'ordre naturel.

Me trouvant aujourd'hui dans d'autres circonſtances que celles où ſe trouvoit M. Girardin, j'aurois à me reprocher, & les autres me reprocheroient, connoiſſant la vérité, de ne pas la faire ſortir toute entière. Rouſſeau n'appartient ni à ſes amis particuliers, ni même aux hommes de ſon temps. Il appartient au monde littéraire, aux philoſophes & aux moraliſtes ; il appartient à la poſtérité.

C'eſt

C'eſt par elle qu'il doit être jugé, & jugé ſur toutes les actions de ſa vie. Or, *la mort*, comme dit Montaigne, *eſt un acte de la vie, & cet acte eſt le dernier.* Rouſſeau étoit aſſez extraordinaire en tout ſens, & ſes ouvrages jettent aſſez d'éclat ſur ſa perſonne, pour devoir ſervir d'objet aux méditations des philoſophes & des moraliſtes, dont les travaux tendent toujours à ſonder & connoître les profondeurs du cœur humain, pour en expliquer les contradictions. Rouſſeau, dans ſa conduite, offre un ſecond livre à étudier, dont peut-être on pourra tirer autant d'avantages que de ſes autres ouvrages.

Actuellement, lecteurs, ſi vous me demandez, enfin Rouſſeau s'eſt-il défait volontairement? je vous répondrai je n'en ſais rien, mais je le crois. Je vous ai donné tous les faits, je vous ai détaillé toutes les circonſtances, je n'ai point voulu aller au-delà, formez vous-mêmes votre opinion. Vous connoiſſez actuellement Rouſſeau auſſi bien que je le connois moi-même.

Je crains bien, avec l'intention d'intéreſſer mes lecteurs, d'avoir manqué mon but, car je ſuis devenu bien long. Si j'en ai trop dit, je n'ai cependant pas tout dit, je me

ſuis reſtreint à ce que j'ai cru abſolument néceſſaire. Je craignois ſouvent de n'en pas dire aſſez, parce que ſur un homme tel que Rouſſeau, il vaut mieux, du moins je le crois, aller au-delà que de reſter en-deçà. Rappelé d'ailleurs à des temps où je communiquois avec lui, je me reſſaiſiſſois, pour ainſi dire, de ſa perſonne, & je me plaiſois à m'y arrêter; c'eſt pour cette conſidération que je les prie d'avoir pour moi un peu d'indulgence.

Duſaulx a terminé ſon ouvrage par une apoſtrophe à l'ombre de Rouſſeau. Mes lecteurs me pardonneront-ils de placer ici celle que j'ai faite pendant la marche de la cérémonie de la tranſlation du corps de J.-J. au Panthéon. C'étoit la ſeconde fois que je ſuivois ſa dépouille mortelle, & je croyois n'avoir plus occaſion de m'occuper de lui publiquement. Celle-ci s'eſt préſentée, & très-probablement elle ſera la dernière. Je deſire terminer ce récit par l'expreſſion de ma reconnoiſſance envers lui.

Déjà vers les boſquets de l'heureux éliſée,
J'ai guidé tes mânes errans;
Je te vois aujourd'hui du haut de l'empirée,
Avec les Dieux partager notre encens.

Pour la dernière fois, ombre toujours trop chère,
Reçois mes vœux reconnoiſſans,
Par tes leçons mes enfans ont un père,
Et moi père, j'ai des enfans.

CORANCEZ.

A. M. DE LA HARPE, ſur ſon article concernant J. J. ROUSSEAU.

(Extrait du journal de Paris, du 30 octobre 1778.)

MONSIEUR,

J'arrive de la campagne, & je lis dans votre mercure du 5 de ce mois : *On ſouffre pour l'amuſement de la malignité, que le talent dans un homme vivant ſoit déchiré ; mais ce talent n'eſt jamais plus intéreſſant que lorſqu'il diſparoît pour toujours. Il faut l'avouer, ce ſentiment eſt équitable ; la tombe ſollicite l'indulgence en inſpirant la douleur, & il y a un temps à donner au deuil du génie avant de le juger.*

Qui ſe ſeroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement ſur les ouvrages de Voltaire, ſur les ouvrages & la perſonne de J. J. Rouſſeau, & une critique

auſſi amère que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il ſuit de-là, ou que vous ne mettez dans la claſſe des hommes de génie ni Voltaire, ni Rouſſeau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, monſieur, nous les pleurerons encore long-temps.

Six ſemaines au plus après la mort de Voltaire, vous avez voulu le juger ; au lieu de voir dans ce grand homme l'auteur de *Mérope*, *d'Alzire*, *de Mahomet*, &c., vous avez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*.

Le premier ouvrage de Rouſſeau, ſelon vous, eſt le moins eſtimable de tous. « Il » commença, dites-vous, la réputation de » ſon auteur, quoiqu'il ne prouve que le » talent *facile* de mettre de l'eſprit dans un » paradoxe. Ce diſcours entier n'eſt qu'un » ſophiſme continuel, *fondé ſur un artifice* » *commun & aiſé*. Le diſcours ſur l'inégalité » n'eſt que la ſuite des mêmes paradoxes, » & un ſophiſme qui tombe devant une » vérité ſimple. » Vous avouez qu'il dut avoir & qu'il a même encore beaucoup d'enthouſiaſtes parmi les femmes & les jeunes-gens ; mais qu'il eſt jugé plus ſévérement par les hommes mûrs, qui le placent

cependant dans le rang des plus grands *profateurs*, jugement dont il ne peut ſe plaindre.

Je vous demanderai d'abord, ſi les ouvrages de Rouſſeau ſont néceſſairement de la compétence du Mercure ; car il me ſemble que pour en parler comme vous faites, il faudroit pouvoir vous excuſer ſur la néceſſité. Je vous demanderai enſuite ſi c'eſt en quatre pages in-douze que vous prétendez réfuter les deux diſcours qui ont commencé, & qui ſeuls auroient fait la réputation de ce grand-homme. Vous prouvez, & j'en ſuis fâché, que non-ſeulement vous n'avez pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la queſtion ; car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire : que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive. Cette queſtion n'a point été propoſée, & Rouſſeau ne l'a point examinée. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts avoit influé ſur les mœurs générales, c'eſt-à-dire, ſur ceux mêmes qui ne les cultivent pas, & c'eſt ce que Rouſſeau a diſcuté.

Mon intention n'eſt pas de ſoutenir contre

vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des philoſophes, ils ſubſiſteront malgré votre critique, & ſe défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les Mercures de la Grèce & de Rome traitoient les Socrate, les Démoſthène, les Cicéron & les Virgile, je deſire que la poſtérité puiſſe juger entre la lettre ſur les ſpectacles & la réponſe de M. Marmontel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroiſſez être pour aſſigner un rang à Rouſſeau; car encore falloit il, comme Soſie, qu'il fût quelque choſe. Vous vous êtes ſouvenu heureuſement de la diſtinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'eſt point vers eſt de la proſe, & voilà, pour vous mettre hors de page, Rouſſeau au rang des bons proſateurs, & ce ſont des gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rouſſeau que de la proſe.

Après nous avoir ainſi éclairé ſur les ouvrages de Rouſſeau, vous jugez ſa perſonne, & vous deſcendez dans ſa conſcience, à l'exemple de ces faiſeurs de romans, dont il parle lui-même, qui ſavent tout ce qui

ſe paſſe dans le cœur de leur héros. Vous prétendez qu'il ne penſoit pas un mot de ce qu'il diſoit, lorſqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres, & vous fondez cette opinion ſur une anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti pren-» drez-vous, dit un homme célèbre à Rouſ-» ſeau, qui vouloit compoſer pour l'aca-» démie de Dijon ? Celui des lettres, dit » Rouſſeau. Non, lui répondit l'homme de » lettres célèbre, c'eſt le pont aux ânes, » prenez le parti contraire, & vous verrez » quel bruit vous ferez. »

D'abord que fait à la queſtion l'opinion prétendue d'un auteur lorſqu'il donne des raiſons ? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette anecdote, telle que vous la rapportez, eſt du nombre de celles qu'on laiſſe tomber malicieuſement pour examiner ceux qui les ramaſſent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéreſſe encore plus l'homme célèbre que vous déſignez, qui n'eut jamais dit *le pont aux ânes & le bruit que vous ferez ?*

Rouſſeau étoit à cet égard d'une opinion bien contraire à la vôtre, & ſur cet article ſon ſuffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ſes ouvrages étoient con-

ſéquens entre eux ; il ſe repoſoit ſur la nature même de ſon ſtyle, qui feroit dire à la poſtérité que l'on ne parloit pas ainſi lorſque la perſuaſion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté à cette occaſion un trait aſſez plaiſant, que je veux vous dire, puiſque vous aimez les anecdotes. Deux jéſuites ſe préſentèrent chez lui pour le prier de leur faire part du ſecret dont il ſe ſervoit pour écrire ſur toutes les matières avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes pères, leur répondit Rouſſeau, je ſuis fâché qu'il ne ſoit pas à l'uſage de votre ſociété, c'eſt de ne dire jamais que ce que je penſe.

Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les gens de lettres, & en le comparant à *Marius* vous en voyez la raiſon dans une autre anecdote, qui eſt qu'étant commis chez M. *D.*, il ne dînoit pas à table les jours où les gens de lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des gens de lettres, choiſis & invités par un homme qui ayant chez lui Rouſſeau ne l'auroit pas jugé digne de ſa table; & je ne vois pas matière à humiliation, pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinſinet à la table de M. *D.* Les conſéquences que vous tirez de ce fait, prouvent que vous dîniez à table, même

même avant d'être de l'académie, & qu'aujourd'hui vous eſtimez très-heureux ceux qui, à leur tour, ſont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là, je n'en puis juger, mais je vous jure que ſa privation ne me donne aucune aigreur, &, ſans trop la priſer, je puis ſuppoſer que la tête de Rouſſeau pouvoit être auſſi forte & auſſi philoſophique que la mienne.

Vous me diſpenſez ſans doute de répondre aux *vingt années de miſère & d'obſcurité.* Il a regretté long-temps cette heureuſe obſcurité; mais, de bonne foi, un homme tel que Rouſſeau étoit-il obſcur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. *D.*, ni de ſes convives ? De quel droit donnez-vous, à la médiocrité ſublime & volontaire dans laquelle a vécu & eſt mort ce grand homme, l'odieux nom de *miſère ?* Pourquoi ſur-tout affirmez-vous qu'elle a influé ſur ſes opinions, lorſqu'elle n'a influé ni ſur ſa conduite ni ſur ſes écrits ? avez-vous jamais rencontré cet homme ſublime ſur vos pas ? alloit-il dîner chez MM. *D.* ? écrivoit-il pour imprimer, & faiſoit-il avec ſes imprimeurs des marchés que l'honnêteté obligeoit de réſilier ? adreſſoit-il des louanges par intérêt ? blâmoit-il pour de l'argent ? empruntoit-il à des gens riches, & leur propoſoit-

il des dédicaces en paiement ? C'eſt par ces moyens que l'on prouve ſa misère, & que le miſérable, ſans ceſſer de l'être, parvient à ſe cacher ſous un ſurtout de velours. L'ame noble & ſublime de ce philoſophe s'eſt toujours nourrie du lait de la liberté, & c'eſt ſans doute ce qui l'a rendu ſi étranger au milieu de nous.

Voulez-vous, monſieur, prendre des idées plus juſtes de ce grand homme, & le connoître mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de ſa vie; jamais, pendant ce long intervalle, je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant; je l'ai vu s'élever avec chaleur contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet : il avoit, de l'homme de lettres que vous déſignez dans votre première anecdote, une ſi haute opinion, qu'il ne faiſoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires; jamais il n'a vu, dans les auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ſes principes, j'oſe affirmer qu'il ignoroit ſa force, & ne ſe voyoit qu'à travers le voile de la modeſtie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chûte

des Barmécides, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chûte faisoit, pour ainsi dire, la joie publique; son ame sensible en eût frémi! Pesez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au surplus que cette équité dégagée de tout sentiment personnel, est commune aux grands hommes & les distingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé, avant Rousseau, que les mères devoient nourrir leurs enfans. Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon; mais M. Rousseau seul le commande & se fait obéir.

Il est permis à un homme comme Voltaire de dire plaisamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie : le vœu de Rousseau eût été d'arracher les mauvaises des œuvres de Voltaire. Pour nous, sans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que sur ce qu'ils ont tous d'eux d'admirable.

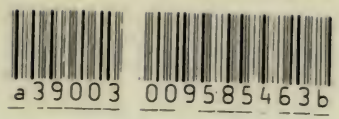
CORANCEZ.

De l'Imprimerie du JOURNAL DE PARIS, rue J.-J. Rousseau, n°, 14.

Universitas

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009585463b